

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below!
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | | | | | | | |
|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|
| 10X | 12X | 14X | 16X | 18X | 20X | 22X | 24X | 26X | 28X | 30X | 32X |
| | | | | | | | | | / | | |

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSENT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

HOULE & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO

LES DEUX FRÈRES

XI

DÉPART DE NICOLAS

Martinet avait compté sur la Madeline qui lui ouvrirait. Mais il n'avait compté ni sur Nicolas ni sur un ennemi inattendu.

Un coup de bâton venait de le débarrasser de Nicolas ;

mais l'ennemi inattendu, celui sur lequel il ne comptait guère, c'était un chien de vache, qui accourut et se jeta sur lui. Le fermier s'épuisait en vains efforts pour enfoncer la porte de sa chambre, et il n'avait pas la ressource de pouvoir sauter par la croisée. En effet, les paysans, pour éviter l'impôt des portes et fenêtres, se contentent de percer deux ou trois petits trous voisins les uns des autres, dans le mur, et de les boucher ensuite avec un carreau de verre. Ces trous sont assez grands pour laisser passer un peu de jour, mais trop petits pour livrer passage au corps d'un homme. Jean Féru était donc victime de sa parcimonie, et il se trouvait tout à fait prisonnier. Mais les trous du mur donnaient sur la basse-cour, et le fermier se mit à siffler ses chiens. Il y en avait deux, un tout jeune qui aboya et que la Madeline fit

taire d'un mot ; un vieux qui ne perdit point son temps à hurler et sauta résolument à la gorge de Martinet

Pourtant les chiens de la ferme connaissaient le braconnier.

Maintes fois le vieux chien l'avait *flatté*, comme on dit, quand il venait passer la veillée à la ferme.

— A bas ! Médor. Ne me reconnais-tu donc pas ? cria Martinet en lui donnant un coup de pied. Mais le fermier criait :

— Pille, pille, Médor ! Et le chien mordait à belles dents. Ce que voyant, la Madeline prit le bâton qui avait servi à

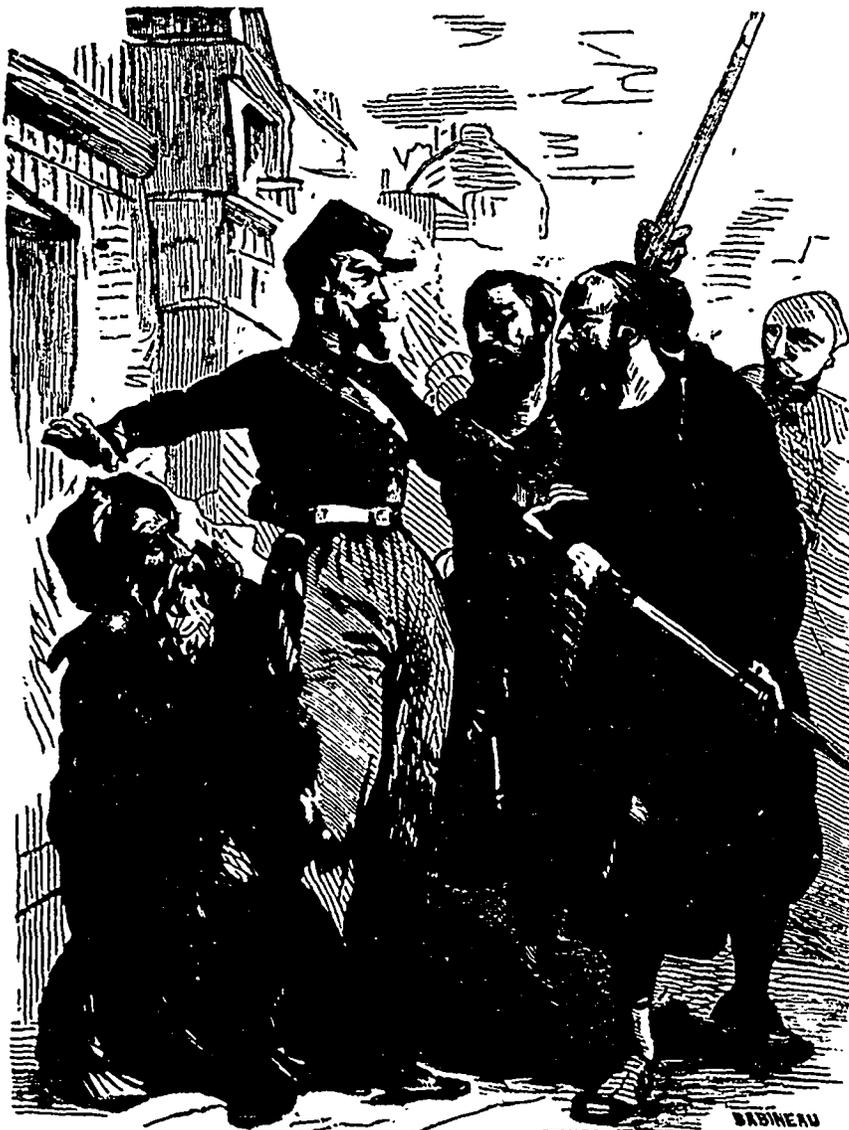
assommer le petit Nicolas et que Martinet vaincu par la douleur avait laissé échapper, et elle se mit à frapper le chien. Mais le chien mordait de plus belles. En même temps, Nicolas s'était relevé, et au lieu de porter secours à Martinet, il s'élançait à l'intérieur de la ferme et allait délivrer le fermier. Alors les rôles changèrent. Le fermier arriva, non plus armé d'une fourche, mais avec son fusil.

— Paix, Médor ! dit-il. Puis il coucha en joue Martinet que le chien venait de lâcher.

— Misérable ! dit-il, j'ai le droit de te tuer, car tu es chez moi, de nuit, et tu as escaladé le mur de la cour. Ce droit, je vais en faire usage, si tu ne te retires à l'instant.

Martinet eut peur ; il prit la fuite. Le fermier le reconduisit jusqu'au chemin qui passait devant la maison, ayant toujours son fusil à l'épaule. La

Madeline, éperdue, s'était assise sur une pierre et sanglotait. Le fermier revint et appela Nicolas. Mais Nicolas ne répondit pas. Le pauvre enfant, à bout de forces, s'était évanoui et le sang



Nicolas protégeait toujours le veillard en lui faisant un rempart de son corps.

coulait en abondance de son crâne entr'ouvert ; l'épaisseur de sa chevelure avait seule empêché le coup de bâton d'être mortel.

Le fermier prit l'enfant dans ses bras et le porta dans la cuisine, et il ralluma le feu.

La Madeline, hébétée et pleurant toujours, le suivait.

La chaleur du feu ranima le petit Nicolas. Jean Féru lui prodigua ses soins, comme s'il eût été son propre enfant. Quand il rouvrit les yeux, il se vit couché dans le propre lit du fermier, sa tête entourée d'un mouchoir.

.....
Jean Féru était un brave homme.

Le même sentiment qui avait fait taire le gendarme lui imposa silence. Il ne porta pas plainte contre Martinet.

Mais, le lendemain matin, quand ses fils revinrent, car ils avaient passé la nuit à boire et à jouer chez la voisine, il dit à la Madeline :

— Tu est bien têtue, faut te rendre cette justice, mais je le suis encore plus que toi, et je vais te donner à choisir : ou tu épouseras ton cousin qui est dans le Val, avant trois semaines, ou Martinet ira au bague.

La Madeline était comme ses frères ; elle n'avait pas l'entendement bien développé ; cependant, au mot de bague, elle frissonna. Mais elle répliqua néanmoins :

— Ah ! bon ! ce serait drôle tout de même qu'on allât aux galdres, parce qu'on aime une fille.

— Eh bien ! dit le fermier, gageons que je vais trouver le brigadier de gendarmerie.

— Après ? fit l'entêtée jeune fille.

— Que je lui dise que Martinet a pénétré chez moi de nuit par escalade et effraction, et qu'il a essayé de t'enlever. Le brigadier, continua Jean Féru, commencera par arrêter Martinet et le conduira à la prison de Romorantin. Il passera ensuite aux assises...

— Il n'y a pas de preuves, père, dit encore la Madeline.

— On trouvera des témoins. Est-ce qu'il n'y avait pas Nicolas.

— Ah ! le bandit ! fit la Madeline. Il nous le payera cher...

Mais, tout en murmurant, elle finit par se rendre.

Le lendemain, Jean Féru fit publier le premier bans de sa fille. Dans la soirée, il attela son cheval à sa carriole et emmena la Madeline dans le Val.

Pendant ce temps-là, Martinet, qui sentait bien qu'il s'était attiré une méchante affaire, restait auprès de son père, qui, lui aussi, était livré à toutes les angoisses de la peur.

L'absence du fermier dura trois jours.

Quand il revint, Nicolas était sur pied et avait commencé son service de gardeur de vaches.

Les fils de Féru le houspillaient bien un peu, car ils étaient bien faux et taquins ; mais, au demeurant, l'enfant ne les craignait guère.

Deux semaines s'écoulèrent ; la neige avait disparu ; on avait repris les travaux des champs.

Le petit Nicolas n'avait plus entendu parler de son père et de ses frères. Seule, la Mariette, sa sœur, était venue l'embrasser à la ferme avant de retourner dans le Val.

L'enfant ne lui avait rien dit.

Mais, un soir, comme il s'était attardé avec ses vaches de l'autre côté de la Saule, une petite rivière qui coule à Salbris, tandis qu'il était assis au pied d'un arbre, il vit au loin remuer les ajones, puis un éclair suivi d'un brouillard blanc, puis une

détonation, et une balle vint s'enfoncer dans le tronc de l'arbre, à trois pouces au-dessus de sa tête.

En même temps un homme sortit des ajones et se sauva à toutes jambes.

Il était presque nuit, mais Nicolas avait l'œil perçant et nocturne, qu'on nous passa le mot des braconniers.

Dans l'homme qui fuyait, il reconnut Martinet.

Marinet qui avait voulu se venger.

L'enfant revint tout tremblant à la ferme et il conta cette aventure en grand mystère à maître Jean Féru.

Le fermier lui dit :

— Mon garçon, tu ne peux pas rester ici. Ton père et tes frères t'en veulent à la mort et ils finiront par te tuer ; il faut que tu quittes le pays.

Nicolas essuya une larme, il aimait déjà Jean Féru comme un père.

— Mais, reprit ce dernier, je ne t'abandonnerai pas, sois tranquille.

Le lendemain, en effet, le fermier éveilla l'enfant avant le jour et lui dit :

— Viens avec moi.

Il le conduisit à Salbris et frappa à la porte de la gendarmerie.

Ce fut le gendarme Michel Lograin qui vint ouvrir.

Le brave soldat était remis de sa blessure, et il avait tenu sa parole.

— Mon garçon, dit-il à Nicolas, mes camarades et moi nous avons fait une petite collecte pour toi. Voici quarante francs, maître Féru t'en donne soixante. Avec cent francs, on peut aller chercher fortune plus loin. Le brigadier qui va à la correspondance t'accompagnera jusqu'à Romorantin, et mes camarades de l'autre brigade te conduiront jusqu'à Vierzon. Va, mon enfant. Tu trouveras dans l'Alier ou le Berry une ferme où on pourra t'employer. Conduis-toi bien. Dieu n'abandonne pas ceux qui sont honnêtes et ont foi en lui.

XII

UN MAUVAIS NUMÉRO

Quelques années se sont écoulées et nous touchons au mois de janvier 1829.

Il est huit heures du matin, le soleil resplendit dans un ciel sans nuages, et il fait un de ces petits froids piquants et secs qui sont la joie de la campagne en hiver.

Un jeune homme de vingt ans chemine gaillardement un bâton sur l'épaule, et, au bout de ce bâton, un petit paquet de hardes. Sa mise est celle d'un paysan, mais il a bon air, et sa chemise bien blanche, sa blouse neuve, ses bons souliers ferrés attestent cette aisance modeste qui donnent la conduite et le travail. Il était plutôt grand que petit, robuste en sa taille, assez joli garçon, avec un air de belle santé, et on eût difficilement reconnu en lui le pauvre être malingre et chétif que ses frères rudoyaient et que son père n'aimait pas. En un mot, notre voyageur n'était autre que notre ami Nicolas, qui venait au pays après six années d'exil.

Il suivait la grande route de Vierzon à Orléans, et quand arrivé sur une petite éminence, il vit pendre devant lui le clocher de Salbris, il s'arrêta tout ému, son cœur battit plus vite, et une larme roula sur ses joues.

Au delà de Salbris, les grands bois, et cachée sous les grands bois, la maison où il était né.

Après avoir dominé son émotion, Nicolas se remit en route et doubla le pas.

C'était un dimanche ; il y avait du monde sur les portes et d vant l'église ; mais personne ne le reconnut, et Nicolas continua son chemin.

Au bout du pays, il s'arrêta de nouveau.

Il y avait là un grand bâtiment carré, sur la porte duquel flottait un drapeau ; et, assis sur la première marche du seuil, un homme en bonnet de police, qui fumait sa pipe.

C'était le bon Michel Legrain, avec six années de plus et sa belle tête honnête et martiale toute blanche.

L'homme et l'enfant se reconnurent et s'élançèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Tu es exact comme un petit soldat que tu pourrais bien être ce soir, mon garçon, dit le vieux gendarme qui, nous avions oublié de le dire, était passé brigadier.

Les paroles de Michel Legrain étaient aisées à comprendre. Nicolas avait vingt ans, et l'heure du tirage au sort venait de sonner pour lui.

Or, c'était précisément ce jour là que le tirage avait lieu, à midi précis, au sortir de la messe, dans la salle de la mairie.

Michel Legrain fit entrer le jeune homme dans la caserne, Madame Legrain prépara le déjeuner à la hâte, et le vieux soldat dit à son protégé :

— Tu vas manger un morceau et boire un coup ; après nous causerons

— Donnez moi des nouvelles des miens, dit le jeune homme d'une voix tremblante, car depuis bien longtemps il n'avait rien appris touchant sa famille.

Le gendarme fronça les sourcils, hésita un moment, puis avala deux verres de vin coup sur coup, comme s'il eût voulu se donner du courage.

— Ecoute, lui dit-il, les mauvaises nouvelles, ça s'avale tout d'un coup ; c'est sûr à la gorge, mais ça fait moins de mal que si on les boit goutte à goutte. Ton père et ta mère sont morts.

Nicolas pâlit et ses yeux se remplirent de larmes, au souvenir de sa mère.

— Et ma sœur, et mes frères ? dit-il avec angoisse.

— Martinet a quitté le pays, Matthieu et Jacques vivent ensemble, et ils continuent leur métier. Quant à ta sœur, elle est mariée et heureuse.

Nicolas murmurait avec émotion le nom de sa mère.

— Faut pas la plaindre, la pauvre chère femme, dit Michel Legrain, elle avait tant de mal en ce monde, que la mort a été pour elle comme une délivrance.

— Oui, mais mon père... Il était jeune encore... il n'avait pas cinquante ans.

— A peu près, dit Michel Legrain.

— De quoi donc est-il mort ?

— Voyons, mon garçon, reprit le gendarme, ne nous attristes pas outre mesure, je te dirai ça quand nous aurons déjeuné.

Nicolas n'osa pas insister ; mais il mangea de mauvais cœur et, plus d'une fois, il laissa tomber une larme dans son verre.

— Parle-nous de toi, reprit Michel Legrain, Sais-tu que tu fais un beau gars. Tu as des épaules et des bras comme un petit Hercule. Es-tu toujours resté chez le même maître ?

— Toujours.

— Et tu es content ?

— C'est un brave homme, dit Nicolas. Sa femme prend soin de moi et me rapetasse mes nippes comme si j'étais son fils.

— Et gagnes-tu de gros gages ?

— Quarante cinq francs par an, mais je n'y touche guère.

— Ah ! fit le gendarme en souriant, tu as des économies.

— Oui, dit Nicolas qui essuya de nouveau sa joue sur laquelle roulait une larme ; j'ai amassé cent écus. Je pensais à prendre ma mère avec moi.

— Ta pauvre mère n'a plus besoin de rien, dit tristement Michel Legrain, mais si tu tires un bon numéro, tu pourras t'établir. Un bon ouvrier qui a cent écus trouve toujours une ménagère.

Et le gendarme regarda en souriant sa femme encore jeune et son fils, un joli bambin de sept ans, qui était revenu de l'école pendant qu'on était à table.

Madame Legrain secoua la tête :

— C'est drôle, dit-elle, mais j'ai mauvaise idée...

— A propos de quoi ? fit le gendarme.

— Touchant Nicolas. Il pourrait bien amener un mauvais numéro.

— Bah ! fit le gendarme. Et puis, dame ! s'il perd, il partira. Tu es un trop brave garçon pour être peureux, n'est-ce pas ?

— Je ne crois pas l'être, répondit simplement Nicolas. Mais ça me fendra bien le cœur tout de même de quitter mes maîtres... depuis six ans que je suis avec eux, c'est quasiment une famille.

Plusieurs fois, pendant le repas, Nicolas fit allusion à son père, espérant que Michel Legrain lui donnerait quelques détails sur sa mort. Mais le gendarme garda le silence.

Nicolas dit encore :

— Je voudrais pourtant bien aller voir mon *besson* et mon autre frère.

— Je ne te conseille pas, répondit Michel Legrain. Ton frère Matthieu est mauvais à fond, et quand à Jacques, ils l'ont si bien perverti, qu'il ne vaut guère mieux.

— Mais mon frère Martinet, où est-il donc allé ?

— Je te conterai ça ce soir, dit le gendarme.

Un roulement de tambour se fit entendre sous les fenêtres de la caserne.

— Allons, *petiot*, dit Michel Legrain, voici le moment dur à passer. Avale-moi un bon verre d'eau-de-vie, et viens !

Il était midi, le tirage au sort commençait devant le maire et les autorités militaires et cantonales.

Le lieutenant de gendarmerie qui assistait à l'opération n'était autre que l'ancien brigadier de Salbris. Il était passé lieutenant à Romorantio.

Il reconnut Nicolas et l'embrassa.

— Du courage, mon garçon, lui dit-il.

— Ah ! répondit Nicolas qui songeait toujours à sa mère, maintenant cela m'est égal d'être soldat.

Et il attendit son tour.

— Fourre-moi la main bien francement dans l'urne, lui dit Michel Legrain. C'est comme à la bataille, ceux qui vont toujours de l'avant sont rarement blessés.

Michel Legrain se trompait.

Le tour de Nicolas arriva ; il retira son billet.

— Numéro trois ! dit le scribe.

— Pas de chance ! murmura Michel Legrain.

— Bah ! fit l'ancien brigadier, qui sait ?

— Eh bien, dit Nicolas avec un sourire, je serai soldat. Vive la France !

Le bon Michel l'embrassa pour ce mot plein d'élan ; puis il lui mit le doigt sur le côté gauche de la poitrine :

— Tiens ! dit-il, moi aussi j'ai mon idée, et mon idée me dit qu'un jour viendra où il y aura là quelque chose de rouge, comprends-tu ?

Michel Legrain, après le tirage, emmena Nicolas chez lui.

L'ancien brigadier n'était pas devenu fier en prenant l'épaulette : il vint, sans façons, souper chez Michel, et tous deux n'eurent pas grand-peine à consoler le jeune homme.

Celui-ci disait :

— Je ne partirai pourtant pas sans aller voir mes frères.

Le lieutenant tira sa moustache grise d'un air d'humeur :

— Vois-tu mon garçon, dit-il, tu es un peu comme un fruit sain qui s'est trouvé parmi des fruits pourris. Puisqu'on l'a mis à part, assez à temps pour qu'il ne soit pas piqué, il ne faut pas qu'il soit mêlé de nouveau à ceux qui le sont. Tes frères te recevront avec des injures ; il n'y a que ta sœur qui vaille quelque chose. Quand tu iras rejoindre, eh bien ! tu passeras par le Val et tu la verras.

— Mais enfin, insista Nicolas, vous ne voulez donc pas me dire comment mon père est mort ?

Le lieutenant fronça le sourcil ; mais Michel Legrain répondit :

— Si tu avais eu un bon numéro, je ne te l'aurais pas dit peut-être, mais à présent que te voilà soldat, autant vaut que tu saches tout. La fin terrible de ton père sera un bon exemple pour toi dans l'avenir, en te prouvant que lorsqu'un homme s'écarte une fois, c'est fini, il ne peut jamais revenir au droit chemin.

Le lieutenant eut un geste approbateur.

— Tu as raison, Michel, dit-il, autant vaut tout lui dire.

Nicolas se surprit à frissonner, car il prévoyait quelque chose de terrible, mais il attendit.

Alors Michel Legrain s'exprima ainsi :

— Tu sais ce qui s'est passé entre ton père et moi. J'avais tenu ma parole en me taisant, et le lieutenant que voilà te dira que je n'ai parlé qu'après sa mort.

— Oui, dit le lieutenant, mais je savais tout.

— Quand tu fus parti, reprit Michel Legrain, il se passa quelque temps sans que je le rencontrais...

« Ta sœur s'étant mariée, ton père et tes frères allèrent dans le Val. Ils y demeurèrent près d'une année, ne laissant ici que Martinet et ta mère. Au bout d'un an, ils revinrent à la suite de violentes discussions avec le beau-père et le mari de Mariette, et ils se remirent à braconner de plus belle.

« Une nuit, un garde reçut un coup de fusil dans sa casquette. On soupçonna ton frère Martinet, mais on ne put avoir des preuves. Le garde, confronté avec lui, ne le reconnut pas ou n'osa pas le reconnaître.

« Deux mois après, en revenant d'une tournée, avec le lieutenant que voilà, et qui était encore mon brigadier, nous entendîmes deux coups de feu, sous bois, à une très-petite distance.

« Cette fois il n'y avait pas à fermer les yeux ; nous entrâmes sous bois et nous arrêtâmes ton père, comme il chargeait un chevreuil sur ses épaules.

« Il n'eut le temps ni de fuir, ni de se défendre.

« Le lendemain, il fut conduit à Romorantin.

« Son affaire ne traîna pas. Il fut condamné à six mois de prison.

« Tes frères, pendant qu'il subissait sa peine, vinrent plusieurs fois chez la voisine, au cabaret de Salbris, se répandre en injures contre nous, et Martinet cria bien haut qu'il me ferait mon affaire un jour ou l'autre.

« Par amitié pour toi, le brigadier et moi, nous étions sourds et aveugles.

« Tandis que ton père était en prison, ta mère mourut. La pauvre femme eut un *saisissement*, comme on dit.

« Le tribunal, tout en envoyant ton père en prison, l'avait condamné à cent francs d'amende et aux frais de la procédure. Un matin, les huissiers vinrent saisir chez vous. Ta mère était seule à la maison ; elle en prit la fièvre et le lendemain soir, elle était morte. Huit jours après, ton père sortit de prison.

« Les huissiers avaient marché ; après la saisie, ils avaient fait afficher la vente. Un matin, ils se présentèrent avec un charriot destiné à enlever vos pauvres meubles.

« Ton père et tes frères se barricadèrent et menacèrent les huissiers de tirer sur eux. Ceux-ci se retirèrent ; mais ils vinrent à Salbris demander main-forte à l'autorité.

« Nous fîmes mis en réquisition, et deux heures après, nous frappions à la porte de ton père.

Il ouvrit une fenêtre du grenier et nous intima l'ordre de nous retirer.

« Tu penses bien que cela ne pouvait se passer ainsi. Le brigadier le somma d'ouvrir. Alors ton père et tes frères parurent se consulter. Nous y mîmes de la patience. Il s'écoula dix minutes. Au bout de ce temps, Matthieu et le petit Jacques sautèrent par une croisée.

« Matthieu nous dit :

« — Le père et Martinet ont de mauvaises idées. Arrangez-vous avec eux.

« Et ils s'en allèrent.

« Alors le brigadier fit les trois sommations d'usage.

« La porte resta close. Il fallut l'enfoncer, et ce fut notre camarade, ce pauvre Auger, qui s'en chargea. Il prit une solive qui était au bord de l'étang et se mit à ébranler la porte.

« Mais au troisième coup, un éclair se fit, une balle siffla. Auger tomba mort.

« Nous entendîmes, à l'intérieur, ton père, qui criait :

« — Tu es un maladroît, Martinet, c'est l'huissier qu'il fallait tuer d'abord, et puis Michel Legrain, et puis le brigadier.

« Tu comprends bien, poursuivit le gendarme, qu'il fallait que force restât à la loi. Nous fîmes usages de nos carabines, le brigadier fut blessé au bras ; moi j'eus une balle dans la cuisse ; mais nous pénétrâmes dans la maison.

« Sans l'huissier, nous eussions pris ton père vivant. Mais l'huissier était courageux, de plus il était chasseur ; comme ton père tirait sur lui son dernier coup de fusil, il baissa la tête, saisit la carabine de notre pauvre camarade et fit feu. Ton père tomba mort.

« Quant à Martinet, il avait deux balles dans la poitrine mais il n'était pas mort.

« Nous l'emmenâmes prisonnier ».

— Ah ! je devine, murmura Nicolas qui était pâle comme un mort, le malheureux est au bagne ?

— Oui, fit le brigadier d'un signe de tête.

Une larme silencieuse roula sur la joue de Nicolas :

— Eh bien ! moi dit-il, je vous jure que je serai un honnête homme et que je serai un bon soldat.

(A CONTINUER.)

Commencé le 11 mars 1880. — (N^o. 11.)

LA DUCHESSE DE NEMOURS

DEUXIÈME PARTIE

I

LA TOILETTE DU SIRE DE GRAVILLE—(Suite.)

— Hélas ! Monseigneur, répliqua l'Italien, vous avez mené des chasses splendides en votre comté de la Marche ; vous avez, m'a-t-on rapporté, offert à madame Blanche des fêtes merveilleuses, et pendant cela, vous avez fermé vos yeux et vos oreilles pour ne point voir, pour ne point entendre ce qui se passait du côté de Paris. Le petit roi a grandi, un conseil s'est formé autour de lui et je ne sais pourquoi, tous les amis d'Orléans et d'Armagnac font partie de ce conseil. A l'insu de la régente et de ses tenants le maréchal de Gié est parti pour la Touraine. Devant Dieu, en présence du grand sénéchal de France, Monseigneur l'évêque d'Orléans a célébré le mariage d'Anne de Bretagne avec Charles de France, dont la personne était représentée par le maréchal de Gié, son plénipotentiaire.

— Je sais cela aussi bien que toi, murmura Graville, mais est-ce là solide époussaille ?

Puis il ajouta en secouant la tête :

— Allons ! tu as raison, il faut se hâter ! Parlons donc affaires, si tu le veux, mais songe que les heures de la nuit passent et que ma dame va venir !

L'Italien vit le chemin qu'il avait fait et risqua une chose hardie.

— Qui sait, dit-il, Monseigneur, si votre dame ne trouvera pas le moyen de vous attendre avec patience ?

Cette fois Graville boudit sur son fauteuil.

— Coquin que tu es ! s'écria-t-il, oses-tu perdre à ce point le respect ? Tu t'expliqueras ou, sur mon honneur, malheur à toi ! Tarchino avait fait prudemment un pas en arrière.

— Je m'expliquerai, Monseigneur, répondit-il, mais un peu plus tard, si vous daignez le permettre. Pour perdre désormais le moins de temps possible, nous devons procéder par ordre... tout viendra, je vous le promets, à son heure.

Il se recueillit en lui-même et commença d'un ton péremptoire.

— Vous avez dit : Il faut nous hâter, ce n'est pas cela, Monseigneur ; se hâter dans une mauvaise voie, c'est se fatiguer vainement et le plus souvent s'éloigner du but au lieu de s'en rapprocher. Ce qu'il faut c'est changer de voie et je vous en apporte les moyens.

— Qui me dit que ma voie soit mauvaise ? s'écria Graville.

— Faut-il donc vous prouver cela, Monseigneur ? n'en ai-je pas dit assez ? Le temps passe ! Madame Blanche ne va pas venir comme vous parliez tout à l'heure ; sa toilette n'a pas été si longue que la vôtre. Madame Blanche est venue, puisque je l'accompagnais... Et qui sait ce que fait madame Blanche en ce moment ?

Graville se leva et fit un pas vers l'Italien, mais celui-ci reprit sans s'émouvoir :

— Patience, Monseigneur, dit-il, vous devinez qu'il y a sous mes paroles un petit mystère : je vous le dévoilerai, soyez en sûr, cela fait partie de mes preuves, puisque je dois vous prouver que vous êtes dans une mauvaise voie. Je vous le prouve d'abord, en établissant que, dans le cas le plus favorable,

dans le cas où vous auriez réuni demain les douze signatures de l'enquête notoire, dans le cas où madame Blanche vous donnerait sa main avec son cœur, dans le cas où la régente de France conférerait le titre de duc à l'homme qui a cessé de porter ses couleurs, le temps vous manquerait encore, puisque demain, peut-être, la France ne connaîtra plus de régente et s'empressera d'obéir à son roi ! Doutez-vous de cela ?

— Certes, dit Graville, j'en doute.

— Eh bien, je vous dis alors que vous n'avez pas les douze signatures de votre enquête notoire. Thibaut de Ferrière en a récolté cinq, Guillaume de Soles en rapporte sept en comptant la sienne... Et tous les deux vous ont bien dit, n'est-ce pas, qu'en remuant ciel et terre dans le comté de la Marche et dans le pays d'Armagnac, on ne trouverait pas une signature de plus ?

— C'est la vérité, répondit Graville, mais à quoi bon une signature de plus, puisque cela fait douze ?

— En comptant la signature de Guillaume de Soles, Monseigneur.

— Soit.

— En ôtant la signature de Guillaume de Soles, il n'en reste que onze.

— Mais, Guillaume la donnera.

— Vous vous trompez, Monseigneur.

— Pourquoi cela.

— Parce que Guillaume de Soles a vu cette nuit un fantôme sortir de sa tombe.

— La duchesse Isabelle ? murmura le comte, tu n'as donc pas été seul à la voir !

— Thibaut de Ferrière l'a vue et a dit : « Ce n'est pas elle ! » répliqua l'Italien ; mais avant la fin de cette nuit, Monseigneur sera juge entre nous. Je poursuis ma thèse et je vous dis que, Madame la régente mettra du temps à contenter votre désir, en supposant que votre mariage ne vous ait point fait d'elle une ennemie... Et je vous dis enfin que Blanche d'Armagnac ne vous donnera ni son cœur ni sa main, parce qu'elle garde sa main à celui qui déjà possède son cœur !

Pour le coup, le pauvre comte demeura comme absourdi. Il s'affaissa sur son fauteuil, et deux larmes sillonnèrent la première couche de son fard. Sans y songer, il arracha même trois ou quatre de ses papillottes, tant il avait le cœur navré !

L'Italien attendait une réponse, mais la réponse ne venait point.

— Je vois, Monseigneur, reprit-il, que vous trouvez mon argumentation sans réplique. La voie que vous suiviez était mauvaise, je vous en propose une autre et la voici : Qu'y a-t-il entre vous et l'objet de vos désirs ? un homme, selon moi, un fantôme, selon vous. Homme ou fantôme, creusons une fosse à dix pieds sous terre et poussons-le dedans !

— Un meurtre ! fit Graville avec répugnance, oserais-je me présenter devant ma dame, qui est si noble et si pure, avec les mains souillées de sang ?

L'amour profond qu'il avait pour cette jeune fille, affublée par lui d'un nom et d'un titre usurpés, l'avait réellement fait un peu meilleur.

— Le fantôme une fois disparu, continua Tarchino, tous les obstacles sont aplanis à la fois. Il ne reste rien du sang d'Armagnac, sinon madame Blanche, seule et unique héritière...

— Non ! fit Graville qui restait abattu sur son fauteuil, je ne veux pas... ne me parle plus de cela !

— A votre volonté, mon cher sire, répondit Tarchino qui eut son sourire équivoque ; donc parlons d'autre chose. Vous ne m'avez pas demandé, ce me semblo, le nom du rival heureux à qui madame Blanche a donné son cœur et garde sa main !

Le poing fermé de Graville se crispa sur son genou.

— C'est vrai ! murmura-t-il entre ses dents serrées, dis-moi ce nom, afin que je sache sur qui je dois me venger !

Il y eut un court silence pendant lequel Tarchino parut se recueillir.

— Monseigneur, dit-il ensuite d'une voix grave, il y a des jours où je serais tenté de croire à la Providence ! Vous parlez de vous venger ; ne vous souvenez-vous donc que de l'injure récente ? Est-ce la première fois que vous aimez, Monseigneur, est-ce la première fois que vous êtes dédaigné ?

Le regard d'Olivier de Graville était menaçant, mais Tarchino se sentait protégé victorieusement par la gravité même de la révélation qu'il allait faire.

— Je vous demande, Messire, poursuivit-il sans donner cette fois la moindre marque de frayeur, ne vous souvenez-vous plus de ce jour où vos compagnons le la cour du roi Louis XI vous firent jusqu'à votre logis une ovation dérisoire ? En ce temps-là aussi, vous vous croyiez aimé d'une femme et cette femme, se riant de votre grand amour, donnait à un autre son cœur avec sa main.

— Isabelle ! murmura Graville dont la voix trembla.

— Isabelle ! répéta l'Italien, en appuyant sur ce nom : Madame Isabelle D'Armagnac qui, la première, arracha de vos yeux des larmes de sang. Vous parlez de vous venger... les outrages anciens n'ont-ils laissé de traces que sur votre visage !

— Vincent ! balbutia le comte qui se retenait à son fauteuil pour ne pas bondir comme un tigre, tu veux m'ôner de rage ! tu veux me rendre fou ! Tais-toi, Vincent, je t'en prie et je te l'ordonne !

Tarchino avait mis de côté son méchant sourire pour prendre un air de tristesse respectueuse.

— Monseigneur, repliqua-t-il, ceux qui vous aiment se souviennent pour vous. Ils n'ont point oublié que l'homme qui vous fut préféré par cette femme vous infligea l'outrage le plus sanglant que chevalier puisse subir...

— Tais-toi ! tais-toi !

La face du comte devenait livide et des gouttes de sueur coulaient de ses tempes.

— Vous parlez de vous venger ! reprit Tarchino, qui suivait avec une curiosité froide les progrès de cette fièvre terrible, mais si le préféré de madame Blanche porte sur lui un charme...

Le regard de Graville exprima une sorte d'effroi.

— Parles-tu de choses surnaturelles ? demanda-t-il.

— Le préféré de madame Blanche, répliqua le Napolitain, qui semblait prendre plaisir à répéter ce mot comme pour enfoncer le trait plus avant dans le cœur de son maître, est de chair et d'os ainsi que vous et moi, mais il porte un charme et il est conduit par la main à sa destinée. Son talisman, c'est son nom. Elle s'appelait Isabelle d'Armagnac, la femme qui vous méprisa la première ; il s'appelait Jacques d'Armagnac, l'homme qui le premier vous déshonora ; vous avez donné le nom de Blanche d'Armagnac à la jeune fille qui maintenant vous dédaigne, et l'homme qui vous a pris son amour s'appelle Jean d'Armagnac !

Le front pâle de Graville se rougit d'un flux de sang. Au

milieu de cette couche écarlate, la cicatrice qui avait maintenant plus de vingt ans montra son trèfle livide.

— Armagnac ! Armagnac ! Armagnac ! prononça par trois fois l'Italien, voilà le nom qui vous damnera en cette vie et dans l'autre, Monseigneur !

.....
Quelques minutes s'étaient écoulées ; à travers les portes fermées et au-delà des longs corridors, on commençait à entendre d'harmonieux échos ; la fête avait commencé à l'heure dite, en l'absence du maître. Graville était demi-couché sur son fauteuil ; une sorte de calme était revenu sur son visage. L'Italien restait toujours debout et le chaperon à la main devant lui.

— Tu as bien parlé, maître Vincent, dit enfin Graville ; Dieu me pardonne, tu as manqué de me faire tomber en chaud mal ! Je veux croire que c'était dans mon intérêt et je te tiens quitte.

— Monseigneur a-t-il quelque chose à m'ordonner ? demanda l'Italien.

Le sire comte de la Marche écoutait la musique lointaine ou faisait semblant.

— Vois comme tu m'as mis en retard, dit-il en affectant un ton dégagé ; je voudrais jurer que le roi Salomon, de sage mémoire, ne fit jamais attendre ainsi sa cour. Je vous donne congé, maître Tarchino, et je vais achever ma toilette.

Vincent ne bougea pas.

— Ah ! fit le comte, comme si un souvenir lui traversait l'esprit, vous m'avez demandé mes ordres ? à présent, comme naguère, je vous dis : Je ne veux pas de meurtre.

— Un combat singulier n'est pas un meurtre, murmura l'Italien.

— Madame la régente refuserait d'ouvrir la lice.

— Je ne parle pas d'un combat en lice, Monseigneur. Deux hommes se rencontrent, l'épée ou la dague à la main ; ces deux hommes s'en veulent, ces deux hommes se battent : madame la régente, ni même notre sire le roi n'ont rien à voir en tout ceci.

Graville eut un amer sourire.

— Et dans un combat de cette sorte on peut placer la botte napolitaine ? dit-il.

— La botte napolitaine est faite pour cela, Monseigneur, répliqua effrontément Tarchino.

Le comte parut hésiter un instant.

— Tiens, maître Vincent dit-il enfin, j'ignore quel motif te pousse, et je conviens que tu peux dire vrai par hasard une fois en ta vie... mais que veux-tu, c'est plus fort que moi, je ne te crois pas !

Il prit sur un guéridon le sifflet d'or qui lui servait à appeler ses valets.

— Monseigneur, s'écria Tarchino précipitamment, je vous ai offert la preuve de tout ce que j'avance.

Graville approcha le sifflet d'or de ses lèvres.

— La preuve certaine ? demanda-t-il.

— La preuve palpable ! répondit Tarchino.

Le comte siffla.

— Eh bien, Tarquin, dit-il en se replaçant dans la position où ses valets devaient le retrouver, la nuit est longue encore, si tu me prouves, avant le jour, que ce jeune homme est le préféré de madame Blanche et que ce jeune homme est le fils de Jacques d'Armagnac, je le livrerai à ta botte napolitaine, qui sera payée cette fois comme il faut.

Il fit un gesto de fatigue; Vincent Tarquin s'inclina jusqu'à terre et sortit.

L'instant d'après, l'armée des valets de toilette rentra; la belle chevelure de Graville, décapillottée et peignée, brillait sous un flot de parfums; on lui mettait sa seconde couche de fard, et son petit miroir de Venise lui disait en souriant qu'il n'avait jamais été plus beau seigneur en sa vie.

II

LES ÉTATS DU ROI SALOMON .

Si nous avons la plume poétique et savante, la plume d'or qui décrit les fêtes merveilleuses offertes à la fille de Henri VIII par le comte de Leicester dans son château de Kenilworth, nous ferions le récit détaillé de ces autres fêtes que messire Olivier de Graville donna dans son hôtel de la Marcho à la régente de France. Notre drame n'a pas absolument besoin de ces descriptions.

Olivier de Graville qui avait les deux mains dans le trésor royal, dépensa, dit-on, des sommes immenses, pour le temps, à changer en palais l'ancienne résidence des ducs de Nemours. L'architecture était alors en bonne veine et l'art fantaisiste du XVI^e siècle naissait. A l'ancien château, Olivier de Graville avait ajouté deux ailes de style fleuri, qui passaient par-dessus les fossés comblés et regardaient fièrement les tourelles de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés.

Les jardins du château, descendaient à la Seine, englobant la grande route barrée et mordant, sur le domaine de l'Université, le petit Pré-aux-Clers.

Depuis une année déjà les maçons avaient mis le bouquet de feuillage au sommet des deux ailes du château restauré; c'était, au dire des historiens qui ont écrit sur Paris, un des plus admirables monuments qui se pût voir, et il laissait bien loin derrière lui le Louvre, l'hôtel Saint-Paul et l'hôtel des Tournelles.

Ses jardins surtout, d'une étendue énorme, présentaient un aspect féerique.

Impossible de choisir un lieu plus heureux pour donner une de ces gigantesque fêtes dont le moyen-âge a gardé le secret.

Deux heures de nuit sonnant, les gardes qui veillaient aux murailles embouchèrent le cor pour répondre au retentissant appel qui montait de la campagne devers la porte Buey. Aussitôt une ligne de feu s'alluma le long des créneaux, tandis que l'avant-garde des nouveaux arrivants, secouant joyeusement ses torches, éclairait les douves et le pont-levis. Un duc du pays de Saba, car c'est ainsi que le moyen-âge comprenait la couleur locale, un duc et pair s'avança la lance au poing jusqu'au bord de la douve, et requit l'entrée du palais de Jérusalem pour sa redoutée dame maîtresse la grande impératrice des pays d'Orient.

Le chevalier qui était à l'intérieur et qui parlait pour le roi Salomon, demanda si c'était sommation de guerre ou requête courtoise; ce à quoi le duc et pair sabéen répondit que sa dame et maîtresse ne requerrait rien de Salomon, le sage, sinon l'explication de quelques charades aussi délicates que subtiles.

La reine de Saba venait tout exprès pour cela du fond de l'Arabie apportant au fils de David, outre les charades et les énigmes, de la poudre d'or, de l'encens, des chameaux, des pierres et cette gomme précieuse que les arbres distillent dans l'heureux Yemen.

Le chevalier hébreu, qui se nommait Dathan, ne put faire moins que d'abaiser le pont levis devant ces étrangers qui venaient de si loin pour faire politesse à son seigneur. Il prévint néanmoins le duc et pair arabe, que Salomon le sage avait épousé récemment la fille de Pharaon d'Égypte et que la reine de Saba, impératrice d'Orient, s'en retournerait comme elle était venue si elle avait quitté son pays pour chercher galante fortune.

Cette explication loyalement donnée, les chaînes du pont-levis grinèrent et le flot des compagnons de madame Blanche eut entrée dans l'intérieur du château. C'était une véritable armée; on avait fait les choses comme il faut. A la porte Buey madame Blanche avait trouvé un grand concours d'hommes et de femmes qui étaient là pour grossir son cortège.

A dater de ce moment le pont-levis resta baissé, et pendant une heure d'horloge tous ceux qui le voulurent franchirent les douves.

Quand on ferma les portes, il y avait encore une foule énorme autour des murailles, car l'annonce de ces fêtes non pareilles avait mis tout Paris sur pied; mais l'ordre du sage roi Salomon était précis: ceux qui ne purent être introduits pendant l'heure de grâce durent rester et se morfondre le long des fossés.

Madame Blanche fit son entrée au son redoublé des fanfares qui réveillèrent les vieux échos du castel. Ses chevaliers et ses gardes blancs et noirs, ses femmes, ses eunuques inondèrent un instant le vestibule et les cours.

Ce ne fut qu'un instant, car le cortège arabe ne devait point recevoir l'hospitalité dans le château même. A l'ouest de la cour d'honneur une large voûte, tapissée de drapiers et de fleurs, donnait passage dans les jardins qui s'étaient transformés à prix d'or en une sorte de plan fantastique de la ville et de la campagne de Jérusalem.

Le jourdain était là, le fleuve triste et sacré des divines poésies non loin du torrent de Cédron et de ce lac maudit qui recouvrit les monuments de Sodome et de Gomorrho.—On voyait le temple, chef-d'œuvre du sage roi, dont la construction dura plus de sept années et coûta plus de quatre milliards.

Au-devant du temple était le palais de Solomon, si célèbre dans les légendes orientales et qui pouvait, dit-on, loger cinquante mille âmes.—Puis c'étaient les collines saintes, ces bois regrettés par les filles d'Israël au bord des fleuves de Babylone, ces pâturages où les fils des patriarches paissaient leurs innombrables troupeaux.

Dans la partie du jardin qui descendait vers la Seine, au milieu d'un paysage étrange et qui avait mission de représenter la base du mont des Oliviers, on avait dressé une sorte de camp dont chaque tente valait bien le prix d'une maison de pierre et de bois.

C'était le quartier destiné à l'impératrice d'Orient et à son escorte.—Rien ne pourrait peindre la magnificence prodigieuse et galante à la fois de la tente principale que devait occuper madame Blanche d'Armagnac. Graville avait réuni là tous les raffinements de luxe contemporains.

Cela ne ressemblait peut-être point au tabernacle que le vrai Salomon offrit à la vraie reine de l'Yemen. Nous ne voudrions pas comparer sérieusement les efforts d'un simple gentilhomme français du XVI^e siècle à ceux du plus puissant roi des temps bibliques, dont le domaine privé dépassait six cents talents d'or, c'est-à-dire, plus de cent millions de nos francs, sans compter les impôts proprement dits et les tributs payés par les nations con-

quises, mais on peut dire que, de mémoires d'homme, on n'avait vu recherche pareille et magnificence.

Les draperies de la tente étaient en drap broché d'or, aux armes de madame Blanche : entre les écussons, les chiffres d'Armagnac et de Graville s'entrelaçaient en mille façons aimables et formaient toute sorte de laes d'amour. A l'intérieur, une collation délicate était servie dans des vases d'or et d'argent sculptés, des centaines de cierges présentant de gracieuses figures faisaient briller les métaux précieux, les perles et les pierreries.

Autour de la tente, qui était vaste comme un palais, un triple rang de jeunes esclaves vêtues selon le style oriental des romans de chevalerie portaient des encensoirs ; elles s'agenouillèrent à l'entrée de la reine et l'adorèrent comme une divinité.

L'intérieur du château n'était pas décoré avec une moindre splendeur, et quant au palais de Salomon qui devait servir d'asile à madame Anne de France, jouant le rôle de la fille de Pharaon, Graville était trop bon courtisan pour l'avoir négligé.

Une demi-heure après que madame Blanche d'Armagnac eut franchi le pont-levis, la fête commença malgré l'absence du maître. Les vastes jardins qui essayaient de représenter le paysage sacré se trouvaient déjà encombrés d'une foule empressée et avide de plaisirs. Tout ce que la cour de France contenait de gentilshommes et de nobles dames étaient là. On peut dire que le seul chevalier du royaume qui n'eût point été convié était Sa Majesté le Roi.

Sa sœur aînée madame Anne, comptait bien se divertir pour deux.

En ce premier moment de la fête, le masque couvrait tous ces visages féminins, les chevaliers baissaient leurs visières volantes, s'ils portaient l'armure ou laissaient tomber jusqu'au dessous de leur bouche le demi-voile qui pendait à leurs toques de velours.

Ce fut d'abord et tout simplement un bal comme vous pourriez vous représenter la salle de l'Opéra, reportée au xve siècle : ceux qui étaient venus là sans arrière-pensée et pour faire ce que l'on fait au bal, s'en donnèrent à cœur joie.

Au moment où la grand'porte du château de la Marche se fermait, après l'heure de grâce écoulée, un quadrille, composé de douze cavaliers vêtus uniformément de robes de velours noir et portant tous le visage masqué comme des femmes, se présenta devant le pont-levis.

Le garde faisait déjà jouer la roue et tendait les chaînes.

Le quadrille s'élança au galop et traversa le pont qui se soulevait lentement. Le dernier cavalier fut obligé d'enfoncer les éperons dans le ventre de son cheval pour franchir l'espace qui allait grandissant entre les planches et le bord.

— Je ne pouvais entrer ici que de vive force ! dit-il en rejoignant ses compagnons.

Il n'y eut que ces mots de prononcés. Les douze cavaliers passèrent sous la voûte tendue, livrèrent leurs montures aux palefreniers de la Marche, et se perdirent dans la foule.

A l'extrémité de la tente préparée pour madame Blanche d'Armagnac, il y avait un retraits mignon qui prouvait bien que messire Olivier savait servir les dames. Madame Blanche laissa la collation à ses femmes et se retira dans ce réduit, suivie de ses deux chambrières favorites, Berthe de Sauves et Marie d'Argennes.

Berthe de Sauves était à peu près de la même taille que sa maîtresse ; Marie d'Argennes avait sous son manteau un paquet assez volumineux. On défit le paquet qui contenait un costume

en tout semblable à celui de madame Blanche. Et madame Blanche, ce faisant chambrière pour une fois, aida Marie d'Argennes à revêtir de ce costume la jolie Berthe de Sauves. Après quoi, madame Blanche ôta son diadème qu'elle mit elle-même sur le front rougissant de sa chambrière. Un masque épais compléta le déguisement.

Madame Blanche et Marie s'éloignèrent à distance et regardèrent Berthe, qui marcha devant elles.

— C'est parfait ! murmura madame Blanche, si tu peux seulement ne point parler, Berthe, mon amie, les plus fins y seront pris !

Elle se tourna vers Marie, son autre chambrière, qui avait déjà dégrafé sa mantille et qui lui en couvrit les épaules, puis elle coiffa le coquet chaperon que Berthe de Sauves avait ôté pour mettre le diadème.

— Et maintenant, dit-elle d'un ton résolu, allez, mes filles... Dieu me voit et sait que je fais de mon mieux.

Elles rentrèrent toutes les trois sous la tente. La nouvelle reine de Saba, Berthe de Sauves, alla prendre la place d'honneur ; madame Blanche se glissa au dernier rang des suivantes, et Marie d'Argennes, belle jeune fille à taille hardie, traversant toute la largeur du tabernacle, souleva la draperie extérieure et s'élança dans le jardin.

Jean le Brun et Jean le Blond étaient entrés à l'hôtel de la Marche avec le cortège de madame Blanche d'Armagnac. Il y avait place pour tous deux et pour bien d'autres dans le camp préparé pour la députation sabéenne ; mais ils avaient vu en passant la foule étincelante et bariolée qui se pressait dans les jardins et maître et Jean le Brun ne put rester longtemps en place. Pendant qu'écuysers et pages se préparaient sérieusement au rôle qu'ils allaient jouer lors de l'entrée solennelle du roi Salomon, Jean le Brun soulevait les draperies de la tente et glissait au dehors ses regards impatients.

(A CONTINUER.)

Commencé le 2 Janv. 1880. — (No. 1.)

AVIS A NOS LECTEURS D'OTTAWA

Mr. Nap. Pagé, ci-devant agent du FEUILLETON ILLUSTRÉ, a cessé de travailler dans les intérêts de cette feuille. A l'avenir, M. John Cass, 565, rue Sussex, se chargera de la vente de notre journal.

Il ne nous reste plus maintenant qu'un très-petit nombre de copies du *Feuilleton Illustré* depuis sa naissance ; à l'avenir nous ne pourrions fournir la file qu'aux personnes qui prendront un abonnement. Nous engageons nos amis à se presser.

Toute personne peut s'abonner directement à votre bureau, en envoyant son nom et son adresse avec le montant de sa souscription.

FEUILLETON ILLUSTRÉ PARAISANT LE JEUDI

| | |
|-----------------------|--------|
| ABONNEMENT—Un an..... | \$1.00 |
| " Six mois..... | 0.50 |
| " Trois mois..... | 0.25 |
| " Le numéro..... | 0.02 |

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

AUX AGENTS.—A ceux qui voudront se charger de la vente de notre journal, nous leur enverrons 10 centins la douzaine, payable à la fin de chaque mois. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Aussitôt après réception du nom, de l'adresse et du montant de l'abonnement, nous enverrons le journal et le reçu.

Ces conditions sont invariables.

Toute correspondance doit être adressée comme suit : FEUILLETON ILLUSTRÉ, Boîte No. 1936.

HOULE & CIE, PROPRIÉTAIRES

8, Rue Ste. Thérèse, Montréal